

J'AIME MA VILLE...

Jacques DUQUESNE

J'aime ma ville parce qu'elle vit et survit.

Et rit.

Sentinelles placées à la pointe nord de la France, elle naquit de rien. Ou presque.

D'une étendue de sables et de marais, hérissée de gerbes d'herbes marines, où s'ébattaient des nuées de mouettes, de goélands, et d'oiseaux piailleurs. Et sur laquelle quelques humains, obstinés, tentaient de survivre.

Ces hommes et ces femmes, nos ancêtres, un savant romain, Pline l'Ancien, à peu près contemporain de Jules César, qui passait par là, les qualifia de « tristes hordes ». Eh bien, ces tristes hordes fabriquèrent la terre, luttèrent contre les invasions de la mer et entreprirent d'en vivre en exploitant ses richesses, bâtirent un port et une ville. Notre ville.

Sentinelles placées à la pointe nord de la France, elle fut dix fois, vingt fois, davantage encore, attaquée. Et souvent détruite. Il arriva même que nos voisins anglais, ennemis-amis, obtinrent de l'un de nos rois, qu'ils avaient vaincu, la destruction de notre port. Comme si l'on nous ôtait nos poumons, nous empêchait de respirer, de vivre. Mais nous rusâmes, grâce à nos canaux. C'était au XVIII^e siècle, une autre époque.

Les mêmes voisins, toujours ennemis-amis, furent très satisfaits d'utiliser ce même port – qui faillit mourir – pour échapper en 1940 à l'ennemi allemand. Mais l'oublièrent, comme par hasard, lorsqu'ils passèrent en libérateurs à quelques kilomètres de là, quatre années plus tard. Il n'empêche. Nous l'avons reconstruit, développé. Et nous célébrons avec eux la commune bataille de 1940 plus que l'oubli de 1944.

Nos multiples destructions et reconstructions nous ont donné au moins un avantage. C'est que l'on peut trouver chez nous matière à méditer sur les rêves et les fantaisies des architectes ou bâtisseurs des derniers siècles : maisons de

NORD' - N°61 - JUIN 2013 - DUNKERQUE

bois des pêcheurs ou villas de l'Art nouveau, fortifications des rois Louis ou Habitations à Bon Marché des années vingt, propriété ancienne d'armateur, style gothique ou flamand, tout y est, pour qui sait chercher et voir. Et même une orientale bâtisse gardée par des lions qui fit office de piscine...

Sentinelle placée à la pointe nord du pays, nous souffrons, paraît-il, des aléas du climat. Ce n'est pas vraiment faux : j'ai longtemps cru, gamin, que tous les petits garçons de France partaient en classe en tenant leurs bérets à deux mains sur la tête pour éviter que le vent les emporte. Mais mon instituteur nous apprenait aussi que si la mer rafraîchit les côtes l'été, elle les réchauffe l'hiver. Ce qui est vrai ! Et j'ai aussi appris à aimer le permanent spectacle des merveilleux nuages. Boules de coton blanc, ou noirs blocs charbonneux, ils se disputent le ciel, entamant des courses violentes, parfois éclatant et parfois se reposant, ils dessinent dans l'azur d'étranges images qui nourrissent nos rêves.

Je ne sais plus qui a écrit ne connaître rien de plus désespérant qu'un « ciel uniformément bleu ». Quand j'ai lu pour la première fois cette phrase (dont l'auteur n'était pas nordiste), j'ai beaucoup apprécié. Puis je me suis dit que, cependant, il ne fallait pas exagérer. Le soleil, nous l'aimons aussi. Surtout quand il nous permet de « faire la digue », nos Champs-Élysées si l'on veut. Ou de nous dorer – mais oui ! – sur nos plages de sable si fin qui me font toujours m'interroger : comment des gens de chez nous peuvent-ils leur préférer les cailloux de tant de soi-disant plages provençales et leurs entassements dignes du métro parisien aux heures de pointe ?

C'est vrai. Il pleut aussi. Moins qu'on le dit (nous sommes loin d'être champions de France en pluviométrie). Mais quand même. D'ailleurs, pour la fête qui nous rassemble le plus, qui nous exprime le mieux (et qui risque ces temps-ci d'être un peu dégradée par l'alcool), le Carnaval, nous arborons souvent, même sous le soleil, des parapluies. Colorés, bien sûr. Comme autant de défis. Et nous chantons. Et nous nous déguisons en n'importe quoi, de préférence en pas grand-chose. Avec une volonté de transgresser les tabous. Car nous sommes en Flandre, ce pays pudique qui sait si bien oublier réserve et décence. Nous sommes en Flandre et nous aimons nous serrer les coudes, nous apprécions d'être ensemble, de chanter ensemble, de nous affirmer ensemble comme pour exorciser craintes et peurs. Comme nos ancêtres qui, voici seulement plus d'un siècle, partaient pour pêcher la morue dans les mers glacées. Et qui, avant de mettre les voiles, faisaient une fiesta de tous les diables.

Enfin, tenez, avant de terminer, je vais vous raconter une histoire vraie, que tous les Dunkerquois devraient apprendre par cœur. Elle date de 1658. La ville était alors occupée par les Espagnols. L'armée française, aux ordres de Turenne, l'assiégeait. Et le jeune Louis XIV participait au siège, quelque part du côté de Mardyck. Ce qui déplaisait à la Reine-Mère et à son conseiller Mazarin : la royauté, depuis la Fronde – en réalité c'était presque une révolution que l'on avait ainsi baptisée – était fragile ; et il ne convenait pas que ce roi de vingt ans tout juste courût un quelconque danger. Or, voilà qu'il est atteint de fièvre, contraint de se retirer sous sa tente. Ses médecins s'affolent, en appellent d'autres à l'aide. Personne ne parvient à diagnostiquer la maladie.